

Anthropologie

Entretien avec Mazarine Pingeot

Mazarine Pingeot : Pourquoi ce titre ?

Nathanaël Le Bret : D'abord nommer ce projet « Anthropologie » c'est assumer le fait que je ne parle pas que d'art, mais d'un rapport à l'homme en général.

M.P : Pourquoi « en général », puisqu'on peut parler de l'homme d'un point de vue métaphysique, d'un point de vue scientifique, d'un point psychanalytique, etc., et qu'ici tu as délibérément choisi un point de vue « anthropologique ». Qu'entends-tu par là ?

N.L.B : j'entends assumer le fait que l'œuvre soit déjà un produit anthropologique, c'est-à-dire, la sédimentation ou le résultat de ma ou de mes cultures, de ma place dans la société, de mon genre, de ma sexualité, de mes réflexions, mais aussi de mon rapport à certaines institutions et à l'histoire de l'art. Autrement dit, je revendique le fait qu'une œuvre soit le témoin ou le carrefour de ce dont je suis fait, et des autres qui me traversent, de la culture qui est la mienne, de la société à laquelle j'appartiens, etc. Ce n'est pas une démarche métaphysique ni abstraite, c'est la tentative d'une restitution de cette tension.

M.P : tu parles de tes cultures, de ton inscription dans la société, de tes influences, peux-tu nous en dire plus ?

N.L.B : quand je parle de culture, je fais référence à la définition établie par l'anthropologie culturaliste et à des auteurs comme Mauss, c'est-à-dire comme système symbolique, qui comprend donc la langue, les échanges, etc. C'est un concept très large, où les objets ont une place importante.

Mais pour répondre à ta question plus personnelle, depuis que je suis petit, j'ai suivi mes parents à travers le monde. Ce qui m'a obligé à constamment « faire éponge », par pur besoin d'adaptation, et du coup d'intégrer des systèmes esthétiques, symboliques... et par conséquent de complexifier mon rapport à l'identité.

Par ailleurs cette identité était déjà elle-même assez brouillée, dans la mesure où je suis le produit d'une généalogie hybride : du côté de mon père, mon arrière grand-mère est vietnamienne, mon arrière grand-père breton, ma grand-mère est juive séfarade, née à Oran, et a vécu au Maroc. Et mon père a vécu sa jeunesse en Nouvelle Calédonie. Du côté de ma mère, ma grand-mère a vécu au Sénégal, au Vietnam, dont elle a rapporté de nombreux objets qui occupent encore aujourd'hui notre maison de famille, et qui dès le début ont été des objets de fantasmes pour moi. Si j'ai appelé cette série « Anthropologie », ça fait aussi référence à mon anthropologie personnelle.

M.P : tu parles d'hybridation, d'identité complexe, ou d'identités au pluriel, pourquoi des portraits ou des bustes ?

N.L.B : Ce ne sont pas des bustes mais plutôt neuf « pseudo bustes » puisque la ligne des trapèzes ne va pas jusqu'aux épaules : il ne s'agit pas d'un format normatif, je veux vraiment me dégager des notions classiques du buste. Dans le même ordre d'idée, je fais des portraits précisément pour me détacher d'une représentation naturaliste. Car il s'agit de « portraits imaginaires », ça aurait pu être le titre de la série. Le portrait est à la fois ce qui masque, et un espace de projection. Néanmoins, j'ai travaillé à effacer les marques d'appartenance sexuelle ou ethnique, tout en intégrant des systèmes purement graphiques, qui au contraire font signe vers des cultures précises, qui vont de la pratique africaine du masque à l'art brut en passant par l'action painting. Je brouille les pistes, et travaille sur la transversalité.

Raison pour laquelle je suis très heureux d'exposer à l'atelier Meraki qui pratique cette transversalité de manière active, infléchissant les frontières entre la mode, le design, l'art. Il y a une vraie continuité entre ma démarche artistique et ce qui se joue ici, dans cet espace commun, ce qui n'empêche pas que chacun puisse investir son espace propre, mais dans une ouverture permanente.